Nicole Claude MATHIEU (dir.), *Une maison sans fille est une maison morte. La personne et le genre en sociétés matrilineaires et/ou uxori-locales*

Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2007, 503 pages

Fabienne Desray

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/9988>

DOI : 10.4000/clio.9988

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010

ISBN : 978-2-8107-0098-1

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Fabienne Desray, « Nicole Claude MATHIEU (dir.), *Une maison sans fille est une maison morte. La personne et le genre en sociétés matrilineaires et/ou uxori-locales* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 32 | 2010, mis en ligne le 31 décembre 2010, consulté le 01 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/9988> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.9988>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2022.

Tous droits réservés

Nicole Claude MATHIEU (dir.), *Une maison sans fille est une maison morte. La personne et le genre en sociétés matrilineaires et/ou uxori-locales*

Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2007, 503 pages

Fabienne Desray

- 1 Cet ouvrage collectif réunit quatorze contributions d'anthropologues, dont les recherches ont intégré la dimension du genre dans les questions de parenté. Elles ont été menées dans des aires géographiques très diverses, tant en Amérique du Sud et du Nord qu'en Asie. Les études se sont centrées, pour la plupart, sur l'observation de sociétés restreintes contemporaines, tout en faisant référence à l'histoire et aux mythes qui déterminent leur mode de construction du genre.
- 2 En réunissant tous ces travaux, Nicole Claude Mathieu propose d'examiner des sociétés exclusivement matrilineaires à tendance plus ou moins uxori-locales. Ce type d'organisation sociale, qui se structure autour des femmes en tant que mères, représenterait 7 % des sociétés du globe et il peut être utilement comparé avec les sociétés patrilineaires à domination masculine. N.C. Mathieu, dont « l'intention était de considérer la notion de personne, femme et homme, dans ce type de sociétés » (p. 2), s'est attachée à poser pour la première fois l'uxorilocalité comme déterminant commun à l'étude. Le lieu de l'habitat du couple et le type de filiation influent-ils sur la notion de personne et l'identité de sexe ? L'auteure dirigeant cet ouvrage semble formuler l'hypothèse que, dans ces sociétés matrilineaires uxori-locales, « la définition du sujet femme et donc du sujet homme en tant que personnes sociales pourrait avoir des caractères spécifiques » (p. 3). En tenant compte de la spécificité de chaque terrain, cette question a été étudiée par Alice Schlegel et Maureen Trudelle Schwarz pour l'Amérique du Nord, Michel Perrin, Laura Rival, F.M. Renard Casevitz, F. Morin et B. Saladin d'Anglure pour l'Amérique du Sud, Marine Carrin et Martine Gestin pour l'Inde, Sophie Blanchy, Ok Kyung Pak et Susanne Schröter pour l'Océan Indien et l'Indonésie,

Josiane Cauquelin, Pi Chen Liu et Naiqun Weng pour le monde chinois. Ils ont respectivement étudié les Hopi, les Navajo, les Wayuu, les Huaorani, les Matsigenka, les Shipibo-Conibo, les Tulu, les Muduvar, les Ngazidja, les Minangkabau, les Ngada, les Puyuma, les Kavalan et les Nazé.

- 3 La question du pouvoir est analysée dans toutes les sociétés présentées. On remarque que dans certaines d'entre elles, il existe une hiérarchie entre les sexes, de nature très diverse, et que dans d'autres, il n'y en a pas du tout. S'il est vrai que, dans la plupart des cas cités, les femmes incarnent et symbolisent l'intériorité et la sédentarité tandis que les hommes représentent l'extériorité et la mobilité, l'importance accordée à la sphère publique ou privée est loin d'être identique.
- 4 Le pouvoir politique, par exemple, extrêmement lié au prestige nécessaire aux matrilignages, doit parfois être validé par l'espace privé régi par les femmes, avant de s'exprimer dans la sphère publique occupée le plus souvent par les hommes, comme le soulignent entre autres les recherches menées à Taïwan chez les Kavalan. Il est intéressant de comprendre les liens de dépendance entre les femmes et les hommes, chacun dans sa sphère d'influence. Mais il est aussi important de saisir les représentations qui diffèrent, notamment sur les hiérarchies des pouvoirs, si hiérarchie il y a, avant d'en déduire des hiérarchies sexuées. Ok-Kyung Pak nous rappelle que « les narrations occidentales ont tendance à réifier ou du moins à accorder plus de poids au pouvoir public que privé, ce qui ne s'applique pas au contexte de l'Asie du Sud-Est » (p. 312), notamment chez les Minangkabau avec lesquels elle a travaillé. L'incursion dans ces sociétés restreintes matrilineaires nous donne une enrichissante occasion de repenser la notion de pouvoir au-delà du discours dominant en Occident.
- 5 La question des hiérarchies dans l'attribution des pouvoirs sexués est traitée de façon tout à fait novatrice dans cet ouvrage, grâce aux éclairages anthropologiques. L'indispensable posture d'observation « de l'intérieur » liée à la discipline, nous pousse à aborder cette problématique avec un regard « autre ». Du côté des sociétés à forte stratification sociale, on note par exemple à Ngazidja, dans les Comores, une autorité très forte de la mère et une domination entre les générations bien plus importante qu'entre les sexes, qui existe malgré tout au détriment des femmes. Mais chez les Minangkabau en Indonésie ou les Hopi en Amérique du Nord, le prestige apporté par les hommes qui rejoignent la matrilignée s'équilibre avec les richesses détenues par les femmes contrôlant la terre et les maisonnées, si bien que, selon les auteurs, la question des hiérarchies sexuées ne semble pas se poser. En revanche, dans une société non stratifiée socialement, les Muduvar en Inde nous donnent un exemple marqué par la minoration des femmes dans la sphère hautement valorisée du rituel qui semble être un haut lieu du pouvoir. Ce n'est pas le cas chez les Matsigenka du Pérou pour qui les décisions politiques sont primordiales. Elles font l'objet d'un consensus et l'exercice quotidien de la chefferie se fait en couple. Enfin, les Nazé en Chine nous sont décrits comme une société sans hiérarchie, ni sociale ni entre les sexes. Aucune maisonnée n'aurait autorité sur une autre, aucun individu ne saurait décider pour un autre. Si hiérarchie il y a, elle est liée au respect fondé sur l'âge et elle est celle du groupe sur l'individu. Ces analyses anthropologiques sont d'abord l'occasion de décrypter les mécanismes propres aux sociétés holistes, dont les enjeux liés aux sexes sont avant tout à resituer dans des enjeux collectifs.
- 6 Hormis le politique ou le religieux, d'autres domaines stratégiques sont évoqués dans ces différentes sociétés. La production économique est le plus souvent détenue par les

femmes. La sexualité peut être contrôlée par la mère, par l'oncle ou par la fille elle-même, presque toujours à des fins matrimoniales, afin de maintenir un système de parenté et un ordre social. Le pouvoir de reproduction est fortement valorisé dans toutes ces sociétés matrilineaires et donne un statut social reconnu aux mères. Mais ce domaine stratégique est très dépendant d'un autre, le plus important pour une majorité des auteurs : l'ordre symbolique. Beaucoup d'entre eux se sont attachés à comprendre la représentation du sujet femme ou homme en décryptant les mythes fondateurs de chaque société. Au-delà des faits, les récits, les rituels, les dictons sont autant d'indicateurs qui symbolisent l'importance donnée à la mère. La femme est survalorisée par rapport à l'homme grâce à sa force matricielle et c'est cette valorisation, visible dans l'ordre social, qui lui donne une position forte. Les représentations symboliques liées à chaque sexe fondent les bases idéelles des sociétés matrilineaires évoquées.

- 7 La question de l'évolution de ce type d'organisation sociale reste posée. Excepté les Ngada, en Indonésie orientale, qui ont glissé d'une société guerrière dominée par les hommes vers un système matrilineaire, on note que, de façon récurrente, les systèmes étatiques uniformisent ces sociétés au détriment des femmes. Les États coercitifs poussent vers une reconnaissance civile patrilineaire, des droits à la propriété répartis entre hommes et femmes ou prioritairement aux hommes, et déstabilisent ainsi les équilibres par un transfert de pouvoirs.
- 8 Cet ouvrage destiné à enrichir le débat sur les hiérarchies entre les sexes ouvre en réalité de nombreuses pistes sur les dominations multiples qui opèrent dans le fonctionnement d'une société, qu'elles soient politiques, sociales ou générationnelles. La richesse de ces contributions donne matière à réflexion sur de nombreux thèmes. Celui qui est retenu en conclusion par Martine Gestin porte sur l'échange matrimonial dans neuf des sociétés présentées. Elle s'interroge sur le degré « de validité du concept 'd'échange des femmes' » (p. 447). Mais sur ce thème comme sur les autres, l'intérêt de ce livre réside dans la richesse et la diversité des analyses anthropologiques dont la complexité nourrit la réflexion sur une question majeure.